

Granpa'

Christophe Léon

Roman



Extrait de la publication



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Granpa'

Granpa'

Christophe Léon

Roman


Illustration de couverture
de Mathis



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Éleveur de chevaux, Granpa' ne veut pas abandonner ses terres, cette fois l'Arizona Oil Company ne gagnera pas, et tant pis pour le pétrole. John accompagne son grand-père sur les chantiers de prospection et sabote les engins pour retarder les travaux. Mais la puissante compagnie a les moyens de combattre le vermisseau qui résiste... Une nature généreuse et bafouée, un ranch préservé, un vieil homme combatif et têtu, une compagnie pétrolière déterminée, voilà le décor d'une lutte inégale mais qu'il faut mener tout de même.

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Claire Beltier.

 Avec le soutien du CNL.

Toute ma reconnaissance va à Edward Abbey
et à son extraordinaire road-movie écologiste
Le Gang de la Clef à Molette paru aux éditions
Gallmeister.

Pour Ellize, en âge de résister plus
et d'obéir moins.

– Passe-moi la pince coupante, fiston.

J'avais coincé la sacoche en cuir entre mes genoux. La lampe de spéléo que Granpa' portait sur le front était notre unique source d'éclairage. Elle ne permettait pas de voir à plus de vingt centimètres, et c'est à tâtons que je fouillai dans la sacoche. La pince se trouvait quelque part dans l'attirail qu'elle contenait et que j'avais dû me coltiner jusque sous le mastodonte de ferraille.

– Alors, ça vient? s'impacienta Granpa'. On n'a pas la nuit devant nous, fiston.

Nous avions tant bien que mal rampé sous l'engin. Il avait plu en début de soirée et une épaisseur conséquente de boue séchée encroûtait mes vêtements. Mon jean était raide. Ma chemise trempée de sueur me collait aux flancs. Mes cheveux étaient dans un état auquel je ne voulais pas penser.

– Tu trouves, fiston?

Ce n'était pas la première fois que nous sévisions sur le chantier. La rumeur nous avait appris

que l'entreprise rémunérait une société privée de gardiennage afin d'assurer la sécurité du site. Les rondes se faisaient à l'improviste et seulement certaines nuits. Nous comptions sur un mélange de hasard et de chance pour nous en tirer indemnes.

Il n'empêche, Granpa' prenait ses précautions. En plus des outils, nous trimbillions maintenant avec nous un fusil Winchester. Une arme qui ne pesait pas tant que ça mais dont l'encombrement nous gênait dans nos reptations sous les engins. Pour l'heure, Granpa' l'avait posée à côté de lui, à portée de main.

S'il me laissait m'en servir au ranch, il ne m'autorisait pas son maniement lors de nos excursions. Il était le gardien de l'arme. Le seul détenteur du droit de tirer si le besoin s'en faisait sentir. Par exemple, lorsque nous croisions un vol de grouses, Granpa' ne se privait pas du droit d'en abattre une. Au campement, entre chien et loup, il la plumait et la faisait griller sur un lit de braises. Je n'ai jamais rien mangé de meilleur que ces grouses-là, accompagnées de haricots et d'un café épais et fort – ni jamais passé d'aussi bonnes nuits, le ciel et les étoiles pour seul toit et la rosée du matin pour couverture.

– Voilà, je l'ai. Tiens, Granpa', dis-je en lui tendant la pince.

Il me l'arracha presque des mains. Je l'entendis

farfouiller dans l'entrelacs des durites et des câbles. Puis il y eut un bruit sec suivi d'un chuintement particulier. Celui de l'huile de lubrification qui fuit.

– Pousse-toi de là, bon sang!

Granpa' recula en rampant et je reçus le talon de sa santiaga en plein sur le nez. Je fis aussi vite que je pouvais pour sortir de cette souricière. Nous nous faufilâmes à la manière de reptiles empotés et atteignîmes l'air libre en quelques secondes.

– C'est pas possible! J'en ai partout! Combien de fois t'ai-je dit de débarrasser le plancher dès que tu m'as passé la pince, hein?

Granpa' avait éteint sa lampe frontale. Une lune aux trois quarts distillait une lumière argentine qui phosphorait sur les traces d'huile. Le crâne de Granpa' en était couvert. Je me retins pour ne pas éclater de rire. Granpa', dans ces cas-là, n'était pas à prendre avec des pincettes.

En s'essuyant le visage avec un mouchoir plus large qu'une taie d'oreiller, la colère de Granpa' disparut aussi vite qu'elle était venue. L'avantage avec lui, c'est qu'il n'était pas rancunier. Ses sautes d'humeur ne duraient pas. Granpa' oubliait dans l'instant et passait aussitôt à autre chose.

– T'as rien entendu, fiston?

– Non, rien. Il ne semble pas y avoir de ronde cette nuit.

– Ça, fiston, on en sera certains quand on aura les fesses sur les selles et qu'on sera à plusieurs miles d'ici.

Granpa' rangea son mouchoir maculé d'huile dans la poche de son jean.

À quatre-vingts ans, Granpa' était resté un jeune homme de cœur et de corps. Qui aurait fait abstraction de ses longs cheveux blancs réunis en queue-de-cheval dans son dos aurait parié son dernier dollar qu'il n'avait pas plus de soixante balais. Même son visage, buriné par le soleil et tanné par le vent et la pluie, n'accusait pas son âge.

Granpa' montait à cheval comme aux premiers jours. Il pouvait parcourir plusieurs dizaines de miles sans broncher. Contrairement à moi qui, après deux heures de randonnée, quémandais une pause pour soulager mes fesses. Mais pour rien au monde je n'aurais manqué une de nos virées.

Nous étions adossés à l'une des gigantesques roues du bulldozer. Elle nous dominait de plusieurs pieds. J'avais posé la sacoche par terre. Nous buvions à tour de rôle à la gourde en aluminium que Granpa' portait toujours à sa ceinture. Une gourde qui datait du temps de l'armée. Granpa' avait fait la Seconde Guerre mondiale, mais n'en parlait pas. J'avais appris de la bouche de mon père qu'il en gardait un souvenir douloureux. Granpa' avait participé

au débarquement en Normandie, le 6 juin 1944, et avait vu la plupart de ses copains fauchés par les mitrailleuses allemandes sur la plage d'Omaha Beach. Lui-même avait été touché à l'épaule et rapatrié en Angleterre pour y être soigné.

– Bon, reprit Granpa', on va dégager. Ça en fait combien qu'on bousille?

– Six.

– Six? Pas terrible... On fera mieux la prochaine fois. Là, je sais pas pourquoi, mais je le sens pas...

– Quoi, Granpa'? demandai-je, sans trop m'inquiéter.

Anxieux, Granpa' voyait du danger partout. Un esprit de persécution qui datait du temps où il avait dû abandonner sa ferme dans la région de Glen Canyon, Arizona, au début des années 1960, lorsque le barrage avait été mis en chantier et plus tard la retenue qui deviendrait le lac Powell.

– J'sais pas, fiston, une idée comme ça... Allez ouste! On met les bouts.

Je ramassai la sacoche et la mis en bandoulière. Granpa' posa le canon de la Winchester dans le creux de son bras gauche, et nous levâmes le camp.

Nous empruntâmes une sente que la pluie avait rendue bourbeuse. Nous nous dirigeons vers une hauteur boisée et baignée par les rayons diaphanes de la lune. Nos santiags s'enfonçaient

dans la boue avec un détestable bruit de succion. Chaque pas demandait un effort considérable. Plus d'une fois, je faillis perdre l'équilibre. La main de Granpa' m'attrapait au vol pour m'empêcher de me ratatiner lamentablement par terre.

– Chut! ordonna soudain Granpa'.

Nous stoppâmes notre progression. Un hibou hulula dans le lointain.

– C'est qu'un hibou, dis-je.

– Tu vas te taire, oui! s'énerva Granpa', et il porta une main en cornet à son oreille droite.

Une des particularités de Granpa' était qu'à son âge son audition n'avait pas baissé d'un pour cent. Il aurait pu entendre une feuille tomber, le bruissement d'une aile ou le craquement d'une branche sur laquelle on marche.

– Y a un bruit derrière nous...

Je fis un geste pour me retourner dans la direction qu'il indiquait, mais Granpa' m'en dissuada.

– Bouge pas, fiston.

Je dois dire qu'il avait un don pour me mettre les chocottes. Jusqu'ici, nous n'avions jamais été inquiétés. Nous coupions des câbles. Les engins étaient réparés en quelques heures. Nous revenions deux ou trois jours plus tard et recommencions. Une sorte de rituel qui ne semblait pas devoir être troublé.

Granpa' n'était pas dupe. Les travaux routiers

en cours n'étaient pas retardés de beaucoup. Mais il affirmait que c'était un devoir pour nous d'agir. Glen Canyon lui restait en travers de la gorge. Il avait décidé de se battre, maintenant que l'histoire semblait se répéter. Sa décision était prise. Il ne vendrait pas ses terres.

– L'est pas né celui qui me prendra Bullfrog Ranch, fiston, me répétait-il au moins dix fois par jour.

C'était devenu une obsession. Bullfrog Ranch n'était pas à acheter, encore moins à vendre. On devrait lui passer sur le corps avant. Ce n'était pas l'Arizona Oil Company qui allait lui dicter sa loi. S'il y avait du pétrole à forer dans le secteur, Granpa' se vantait d'être le dernier des Mohicans. Sa terre, son ranch et ses chevaux, Granpa' ne les céderait pas pour des millions de dollars.

– Je mourrai ici, fiston, c'est moi qui te le dis.

Je détestais quand Granpa' évoquait l'éventualité de sa mort. Pour moi, il était immortel. Je n'envisageais pas de rester le seul héritier de la lignée des Hite – l'ultime John Washington Hite.

Depuis la disparition de mes parents, j'avais sept ans, je vivais avec Granpa'. Neuf années, un bail, et je venais de fêter mes seize ans.

Nous restâmes silencieux cinq longues minutes. Granpa' scruta l'obscurité de ses yeux perçants.

Eux non plus, à l'instar de son ouïe, n'avaient pas perdu de leur acuité. D'un bleu pâle, ils illuminaient le visage de Granpa'. Ils étaient deux balises dans un océan de rides. Peut-être une des raisons pour lesquelles on ne donnait pas son âge à mon grand-père.

Granpa' avait dû être très beau. Il lui restait *«le charme particulier des hommes quand ils ont perdu le besoin de séduire»*. Ça, je m'en souviens, c'était ma mère qui le disait. J'étais trop jeune à l'époque pour comprendre le sens de cette phrase. La colère feinte de Granpa', quand maman le titillait, m'était incompréhensible. Aujourd'hui, je sais. Et je sais aussi que Granpa' en était flatté, mais sans vouloir l'admettre.

– J'ai dû rêver, dit Granpa'. On avance, fiston, mais en silence.

Nous allions gravir la butte qui nous menait à nos chevaux quand j'entendis distinctement un bruit caractéristique de succion. Granpa' aussi, et il me prit par le poignet.

– Je le savais, murmura-t-il. On est suivis, fiston.

– Tu crois? demandai-je, bien que je connusse la réponse.

– Oui. Va falloir jouer serré, continua Granpa' en chuchotant. Soit ce sont les gardes, soit c'est un animal... mais j'en doute. Les gardes, eux, n'hésiteront pas. On est sur une propriété privée, fiston.

La menace n'était pas en l'air. La société de sécurité n'employait pas des premiers communiants. Nous commettions un délit, même si Granpa' appelait ça de *la désobéissance civile*. Il me citait les Grands Hommes: Thoreau, Emerson, Luther King. Le devoir d'un citoyen était de combattre l'injustice partout où elle sévissait. Mais là, les pieds dans la boue, à au moins quatre cents mètres de notre camp, des chevaux et de tout espoir de fuite, les Grands Hommes ne m'étaient d'aucune utilité.

– Bon, trancha Granpa'.

Je n'aimais pas du tout ce *Bon*. Il l'avait dit trop fort, presque à haute voix. Question discrétion, y avait mieux.

– Écoute, fiston, à mon signal, tu piques un sprint et tu grimpes sans te retourner. Je te suis, t'inquiète pas. Tu m'as compris?

Je hochai la tête, sans trouver les mots pour répondre. Mes jambes allaient me lâcher, j'en étais certain. Granpa' m'avait assuré que c'était dans l'action et la peur qu'on trouvait les ressources en soi de se dépasser. Il me semblait que mes ressources n'étaient pas bien nombreuses. J'en avais à peine pour respirer, et encore.

– Go! hurla Granpa'.

Dans le même temps, il arma sa Winchester et décocha un feu nourri en balayant un arc de cercle derrière lui. Je pris mes jambes à mon cou. Je filai droit dans la colline, le diable aux fesses.

Mes ressources cachées s'étaient métamorphosées en combustible. Véritable navette spatiale propulsée par la trouille, je volais quasiment au-dessus des herbes et des arbustes. Granpa' canardait à qui mieux mieux derrière moi.

J'avais à peine parcouru une centaine de mètres, que la nuit se transforma en plein jour. Je faillis trébucher, aveuglé par ce qui me sembla être une armada de projecteurs. Toutes les lumières du chantier s'étaient allumées en même temps. Granpa' n'était plus le seul à jouer de la gâchette. Ça tirait de tous les côtés. Mes ressources se démultiplièrent. Je poussai un hurlement rageur et battis le record du monde du quatre cents mètres à travers bois, ronces et branchages. J'arrivai à notre campement, la respiration coupée, en sueur et le ventre douloureux.

– Granpa'! criai-je quand j'eus repris haleine.

Il n'y eut aucune réponse, tandis qu'en bas on continuait de tirer. C'était comme à la fête foraine, à la différence que nous étions les pipes ou les ballons à descendre.

Je n'avais pas d'arme. J'attrapai une branche à côté de moi, prêt à me défendre. Je savais que je n'avais aucune chance contre un colt ou un fusil à pompe. À seize ans, je subissais mon premier baptême du feu. Et quel baptême!

Cinq minutes plus tard, je vis se profiler une silhouette. Le jour se levait à peine, mais pas

suffisamment pour me permettre de voir distinctement. Ça tirait toujours en contrebas. Si c'était un garde, j'allais lui sauter dessus dès qu'il serait à ma portée, l'assommer et le délester de son arme.

Une forme humaine surgit soudain à quelques pas de moi. Je bondis et levai mon bâton pour frapper...

– Hé! Ho! Fiston! C'est moi!

Granpa' apparut. Il tenait la Winchester dans sa main droite. Son visage était crispé. Il suait à grande eau.

– Plus de munitions, dit-il. On déguerpit. Je leur ai donné à réfléchir pour au moins une demi-heure, tu sais. Gardes, mais pas suicidaires. Ils doivent penser que je me planque quelque part à l'affût, et ils veulent pas jouer au gibier d'élevage. Ils vont attendre que le jour se soit levé... et sûrement des renforts. Téméraires, mais pas courageux, ces gars. Ça nous laisse le temps de mettre un peu de distance entre eux et nous. Allez, vite, à cheval!

Julep et Tobago n'avaient pas bronché. Les Quarter Horses sont des chevaux équilibrés, pas le moins du monde peureux et fidèles à leurs cavaliers. Des bêtes que Granpa' avait mises au monde. Julep, ma jument de six ans. Tobago l'étalon de treize ans de mon grand-père. À ce moment critique de ma vie, je les aimais comme des frère et sœur.

– En selle! ordonna Granpa’.

Nous avons pris la précaution de préparer nos affaires et ne mîmes pas deux minutes à nous retrouver au triple galop.

Tobago et Granpa' filaient droit devant moi. Une vingtaine de mètres nous séparaient. La longue chevelure blanche de Granpa' rebondissait dans son dos après chaque foulée de sa monture. L'arrière-main de Tobago était puissante et lustrée par la transpiration. Julep, ma jument, suivait sans difficulté la cadence imposée par son aîné. Je savais cependant qu'elle ne pourrait pas, sur la longueur, tenir la distance sans se ménager une pause.

La robe de Tobago était d'un bel alezan brûlé. Une étoile blanche sur le chanfrein était son signe de distinction. La robe isabelle de Julep était plus claire. Son chanfrein était parcouru de ce qu'on appelle une raie de mulet grise.

Nous galopions sur un sentier de sable et d'herbes mêlés. L'air me fouettait le visage. J'étais stupidement heureux. La nature me semblait n'avoir été créée que pour moi. Les branchages, qui de temps à autre me flagellaient le visage, activaient mon sang et ravivaient mon

bonheur. La vie valait décidément d'être vécue – ici et pas ailleurs.

Après quelques miles, j'avais quasiment oublié la raison pour laquelle nous foncions à travers bois. La Winchester de Granpa', rangée dans son étui arrimé sur l'épaule droite de Tobago, était là pour me rappeler les événements récents. Nous filions plein sud, en direction du Bullfrog Ranch, à quatre heures de galop.

Le premier ranch de Granpa', près du fleuve Colorado à Glen Canyon, se nommait le Kaibab Ranch. Granpa' ne m'a jamais expliqué pourquoi ce nom.

– Ça s'appelait comme ça quand je l'ai acheté...

Granpa' n'en parlait pas volontiers. Le souvenir était douloureux. Mon grand-père n'élevait pas de Quarter Horses à l'époque de Kaibab Ranch. Il exploitait une ferme de plusieurs centaines d'hectares plantés de maïs et d'une bonne moitié de riches et grasses prairies. Granpa' possédait un troupeau conséquent de bovins. Leur viande était réputée dans tout l'Arizona. Le peu que j'en sais, c'est Granpa' qui me l'a raconté.

Mes parents avaient déjà eu leur accident. Nous parlions rarement d'eux. J'avais besoin, moi, de savoir. Ils avaient disparu dans un

accident de voiture après avoir participé à un concours de *cutting* en Californie.

– Ton père, disait Granpa', était un dresseur hors pair. Il était capable d'emmener un cheval là où il voulait. Au millimètre près, tu peux me croire.

L'art du *cutting* consiste à ce qu'un cheval sans cavalier isole une tête de bétail sans affoler le reste du troupeau. Dans le temps, on marquait les bêtes de cette manière. Si les animaux se mettent à courir et à se disperser, c'est autant de poids, de viande et d'argent perdus pour le propriétaire.

– Lui et ta mère sont partis tôt un matin pour la Californie. Je m'en souviens, m'avait dit Granpa', je les avais accompagnés jusqu'à la limite de Bullfrog Ranch. Leur voiture tractait un van. À l'intérieur, il y avait nos deux meilleurs Quarter. Je leur ai fait un signe de la main alors qu'ils s'éloignaient. Et puis... je ne les ai plus jamais revus vivants.

La première fois où nous en avons discuté, je devais avoir huit ans. Je vivais seul avec Granpa' depuis dix mois. À la mort de mes parents, il s'était chargé de mon éducation. Il s'occupait du ranch durant la journée. Le matin, il m'accompagnait à l'école, éloignée de trente miles. Il me récupérait le soir. Granpa' était déjà âgé, mais ne se plaignait pas.

Quand j'entrai au collège, dans ma quatorzième année, nous décidâmes que je serais interne. Je passais mes week-ends à Bullfrog Ranch, ainsi que mes vacances d'été. J'aidais Granpa' dans les travaux de la ferme. Il me permettait aussi de m'occuper des chevaux. Ce fut durant une de ces périodes estivales que nous mîmes au point nos raids sur les chantiers de constructions de l'Arizona Oil Company.

Me proposer d'y participer avait été naturel pour mon grand-père. Dans son esprit, j'étais *l'héritier*. Je devais apprendre à défendre mon bien.

– Tu sais, fiston, j'ai déjà connu le pire avec Kaibab Ranch. Dans la vie, il faut se faire une raison. Ce n'est pas parce que tu gémiras, te plaindras et invoqueras les dieux que tu seras guéri du malheur. Le malheur, vois-tu, ça se prend à bras le corps et ça se balance le plus loin possible.

Kaibab Ranch était une épine plantée dans son cœur. À la fin des années 1950, l'État d'Arizona avait décidé la construction du barrage de Glen Canyon. Il s'agissait de produire de l'électricité et de créer un gigantesque lac de retenue – le lac Powell. Pour le remplir, il avait fallu dix-sept ans.

– Ils m'ont exproprié, fiston. Ils m'ont donné des dollars pour le prix de ma vie. Et ils croyaient être quittes. Je n'avais pas le choix. Je n'ai pas

cédé, j'ai été mis dehors. Depuis la fin de la Seconde Guerre, je vivais à Kaibab Ranch. J'étais respecté, connu pour la qualité de ma viande bovine et de mon maïs. Et voilà qu'on me jette dehors comme un malpropre!

Quand il en parlait, le visage de Granpa' se fermait. Son front se creusait de rides profondes. Ses yeux fixaient un point dans le lointain et ne le lâchaient plus.

– Ils ont tout inondé, fiston. La vallée est morte un jour de 1963, et tout ce qu'il y avait dedans avec. Animaux, arbres, minéraux, disparus comme par enchantement sous des millions de mètres cubes d'eau. Kaibab Ranch aussi... J'étais déjà loin, je ne voulais pas voir ça. Ton père avait trois ans à l'époque. Sa mère, Granma', n'a pas assisté à ce massacre. Elle était morte d'une crise cardiaque, quelques semaines avant. Elle était encore jeune, tu sais... Elle n'a pas supporté.

La photo de Granma' tenait la place d'honneur sur le mur principal du salon à Bullfrog Ranch. Un agrandissement en pied que Granpa' avait fait tirer. La reproduction n'était pas de bonne qualité, mais la présence de ma grand-mère était impressionnante. Je ne passais jamais au salon sans quémander son regard.

– Je suis retourné à Kaibab Ranch, du moins dans les parages, après la mise en eau du barrage de Glen Canyon. L'apocalypse, fiston. Du jour

au lendemain et sur plusieurs miles, le Colorado était devenu un fleuve mort. À certains coudes, on apercevait des bêtes noyées. Elles flottaient, le ventre gonflé, les yeux crevés, les membres disloqués. Même les castors n'avaient pas résisté. C'est par dizaines qu'ils gisaient sur les berges. Une région entière venait de disparaître. Et pourquoi, hein, fiston? Je te le demande...

À ce moment-là, Granpa' marquait une pause et se mouchoit. Je crois bien qu'il pleure à l'intérieur. Je n'ai jamais vu de larmes dans ses yeux, mais je suis certain qu'elles coulaient dans sa gorge, et dans son cœur. Il soufflait de toutes ses forces. Les pans du mouchoir se relevaient. Je souriais malgré moi.

– Oui, pourquoi? reprenait Granpa' après avoir plié et rangé son mouchoir. Pour le fric, fiston. Les dollars de l'électricité et, plus tard, ceux du tourisme. Ils ont fait du lac Powell une base nautique! Nautique... tu parles! Des bateaux à moteur, des pêcheurs de salon, des vacanciers huilés comme des sardines, des plages artificielles. Imagine! Bullfrog Ranch six pieds sous l'eau et transformé en lieu de villégiature pour Américains moyens!

Le regard de Granpa' se perdait dans le vague. Il s'absentait. C'était la vision la plus tragique de mon grand-père. Celle qui me filait une frousse de tous les diables. J'avais peur qu'il ne

revienne pas, qu'il se perde définitivement dans ses souvenirs, et puis...

– Je t'embête à radoter comme un vieux hibou que je suis. Allez, fiston, c'est fini tout ça. C'est de l'histoire ancienne. Du réchauffé. Maintenant, nous avons Bullfrog Ranch et du pain sur la planche...

Mais je sentais bien que ça ne serait jamais fini pour lui.

Les chevaux pâturaient une herbe grasse et juteuse. Leurs lèvres s'ourlaient d'un suc vert et écumeux. Leurs robes luisantes de sueur séchaient au soleil de ce début de matinée. Granpa' et moi étions assis à l'ombre, adossés contre un arbre, les jambes écartées. Nous buvions à tour de rôle à même la gourde. L'eau était tiède, mais nous étions suffisamment assoiffés pour ne pas nous en rendre compte.

– Tu crois qu'ils nous suivent? demandai-je après quelques minutes de silence.

– J'sais pas.

Granpa' savait être bref quand il le fallait.

– Moi, je pense pas, hasardai-je. Où alors, faudrait qu'ils aient des chevaux. Et encore, aussi bons que les nôtres. Sinon, ils peuvent toujours courir...

– Faut croire, lâcha laconiquement Granpa'. Je n'aimais pas quand il se refermait comme

une huître. Il me semblait qu'il me répondait seulement par politesse. Je n'existais plus pour lui.

– Granpa'?

– Hum...

– On s'en est bien tirés, n'est-ce pas?

– Faut croire...

La journée allait être chaude. Déjà le soleil grillait l'air de ses rayons matinaux. Julep et Tobago s'en donnaient à cœur joie. Tobago se roula soudain dans l'herbe, immédiatement imité par Julep.

– Les chevaux, eux, ont l'air tranquilles... dis-je pour relancer la conversation.

Granpa' resta coi. Quelque chose le tracassait.

– Y a un problème, Granpa'? demandai-je, convaincu qu'il ne me répondrait pas.

Ce en quoi je me trompais.

– J'sais pas... Ce que je trouve bizarre, c'est ce canardage en règle. Je ne suis pas certain que des gardes d'une société privée auraient ouvert un feu aussi nourri. Y a quelque chose qui cloche, fiston.

– Quoi donc?

– Je te dis que je sais pas!

La réplique avait été sèche. Je baissai la tête et regardai la pointe de mes santiags.

Je ne sais combien de temps passa avant que Granpa' ne me secoue rudement par les épaules.

– Regarde. Là-bas.